

DE L'AUBE À MIDI

DU MÊME AUTEUR

Variations Chopin, 48 préludes, Lancosme, 2005.

111 notes d'amour, Le Cherche Midi, 2008.

Les Deux Âmes de Frédéric Chopin, Presses de la Renaissance, 2010.

Nuits de l'âme, 21 poèmes d'après les 21 Nocturnes de Frédéric Chopin,
Le Cherche Midi 2010.

Franz Liszt ou la Dispersion magnifique, Actes Sud, 2011.

Le Chant de toi, Le Cherche Midi, 2012.

Jean-Yves Clément

De l'aube à midi
aphorismes

Propos-Exutoires

Fusées et Strettes

Dithyrambes du liseron

LE PASSEUR
ÉDITEUR

Propos-Exutoires et Fusées et Strettes
(sous le titre initial *De l'aube à midi*)
sont parus dans leur première mouture
au Cherche Midi,
respectivement en 1990 et 1999.

www.lepasseur-editeur.com

© Le Passeur, 2013
ISBN : 978-2-36890-046-8

Il est des hommes pour qui les choses apparaissent telles des ombres, qui se sentent ombres eux-mêmes. J'appartiens à ces gens. Le réel est un fantôme habile qui se glisse voluptueusement dans les esprits ; y croire, c'est être chose et pas homme. L'homme même n'existe pas ; il n'existe rien d'autre que des illusions, puissances hallucinatoires peuplées de densité – je suis fou en vérité et doublement fou si je crois à ma folie. – Peut-être faut-il pousser une idée jusqu'au bout ; au moins l'écriture porte-t-elle un semblant qui donne à jouir de lui-même.

Ce livre est jeune parce qu'il prétend tout dire. Autant craindre qu'il ne confonde l'objet avec le sujet – lui. Rassurons-nous : la confusion est voulue, et – jusqu'à un certain point – *sentie*. D'autant mieux que l'objet (bizarrement ?) s'estompe avec le texte. A-t-il d'ailleurs jamais existé ? Satisfaction, complaisance dira-t-on. Mais comment écrire *autrement* ? Où est votre *être* en dehors de ses escarpements ?

Je griffonnerai donc là mes *expériences* – du moins ce qu'il en reste – et les triturerai sans relâche. Il faut broyer le quotidien et manger de l'infini, seul cela compte. Mais les étoiles jonchent aussi les caniveaux – sachons gratter la boue avec nos ongles !

Je ne conçois pas de pensée sans art pour la déployer – je conçois *peu* de pensées.

Cercle : Résignons-nous – nous ne pouvons penser que ce que nous pensons. Et nous ne pensons que ce que nous pouvons penser.

L'homme se fatigue de tout, de tout ce qui n'a pas une chance de lui survivre et de rester dans le souvenir – l'homme se satisfait de ce qui le fera le plus sûrement *mourir*... souvent une pauvre et seule idée...

Philosophia : Reconnaître que l'avenir à lui seul ne forme pas un destin. Il y faut une ordonnance et des lois intérieures ; le temps se déploie sous leurs regards et clôt ainsi une forme à l'existence. La vie est force intégrante par son ouvert sur le monde. Cela ne signifie pas qu'elle supporte la dissipation ; car derrière l'éclatement se cache la pulvérisation de l'unité – aussi la mort. Vivre, c'est au contraire supporter et accroître toujours un peu plus cette tension fragile qui sépare de la rupture. Dangereux équilibre sans cesse à re-mesurer qui rend caducs tout repli et tout ressassement, force au dépassement et à la création perpétuels. À la cessation et l'arrêt qu'elle n'admet pas, la vie oppose le Risque. Le grand style, le grand geste ne naissent que du danger absolu qu'imprime en nous le seul fait d'exister : on ne dit rien dans le contentement et la satisfaction – aimons s'il est vrai que l'amour et ses regards muets s'inscrivent comme pures transcendances dans des cieux toujours à faire. L'amour, comme la création, est absolue *témérité*.

Qu'est-ce qu'une pensée, sinon une tranche de vie que l'on *rate*, réelle ou imaginaire ?

Da capo : Que cherche-t-on en philosophie ? – La réponse à cette question.

Musica : La musique présente une certaine manière d'exister par la *fuite*. Son dévoilement ne s'inscrit pas seulement dans un processus temporel général et neutre ; la musique révèle par elle-même un temps autre. Elle se crée en avançant, instituant un devenir propre. Elle est donc toujours à *retenir*, car, elle, par essence, ne *se retient* pas. Elle est création véritable en ce sens que son être coïncide avec une pure délivrance, mais aussi – et là est l'important – qu'elle est irrémédiablement vouée à l'extinction, extinction qui clôt et définit sa présence. La musique existe par la cessation de la dernière note et s'effectue dans la certitude de la proche rupture. Son caractère propre réside précisément dans l'évitement de cette rupture ; elle vit du repoussement de la fin, la certitude de la cessation « mouvant » ce qui précède. L'avenir de la musique appartient donc entièrement à son passé. Elle lui doit à un point tel que l'on peut considérer que la musique *n'a pas d'avenir*. Toujours présente de son passé, elle s'éternise de ce mouvement infini et simultanément entre passé et présent. – La musique prend le temps à *regret*.

Ce qui confère l'unité à la musique est cette âme toujours *par-delà*, car par-devant son aboutissement ; cette âme, qui guide et entretient le corps entier de l'œuvre, ne consiste ni en une « intention », ni en une « détention », mais en ce sens qui oriente la rétention et lui donne corps.

Elle prévient le silence final, mesure chaque note, chaque vibration, non de façon discontinue (la musique est flux, sans représentation spatiale possible), mais de manière intérieure, organique, par cette essence temporelle propre qui donne sa pleine tenue et sa *viabilité* à l'ensemble. – La musique s'inscrit dans un échange avec le vide, en une compensation perpétuelle.

La musique dit-elle quelque chose ? – Oui, si dire est aussi figure d'injonction de cet au-delà de tout discours que transcrit chaque art. La musique nous parle d'un autre monde, sans attaches « réelles ». Le son n'est ni une matière, ni une image ; il se présente comme l'originaire pur. On ne pense pas la musique ; écouter est autre chose, car c'est toujours un se-détacher-du-monde.

Entre la musique et le silence, il n'y a rien.

Pureté du dire poussé jusqu'à l'exigence de la cessation de toute médiation entre la pensée créatrice et sa réalisation – combler la distance entre l'idée et l'œuvre.

L'amour, seul objet à la fois de passion et de foi.

Faiblesse et grandeur de Mahler : on va toujours *vers* quelque chose. *10^e Symphonie* : où l'on parvient à l'impuissance du dire – là, on s'arrête. Toute grande musique doit finir ainsi.

On ne peut pas imaginer un grand art innocent. L'innocence de l'artiste est encore un savoir à la différence de l'enfant,